

EDITORIAL DE L'INTERLETTRE CHEMIN FAISANT
du RESEAU INTELLIGENCE DE LA COMPLEXITE – MCX-APC

N°91 – mars – mai 2020

CES MOTS QUI NOUS MENENT :

Faire l'expérience de l'incomplétude des mots usuels qui sous-tendent
l'intelligibilité de l'expérience pour explorer le champ des pensables

Par Philippe Fleurance

*« ... s'accrocher à l'émergence permanente des choses pour ne pas se figer,
s'enliser dans le marais de leur définition: ... »*

L'acte de nommer et de catégoriser présuppose la possibilité de comprendre et de penser les choses en fonction d'un cadre de référence, lui-même résultat d'une construction souvent implicite mais qui cependant, oriente notre conception du monde.

Si l'on accorde quelque importance à l'argument de Paul Valéry *« La pensée du moyen pour construire devient le moyen de penser »*, on peut s'interroger si nos façons de parler – nos si pratiques expressions toutes faites – n'interfèrent pas avec nos façons de penser ?

Plus qu'ils ne décrivent le monde d'une manière supposée « réaliste » voire « objective », nous reconstituons/agissons nos mondes, avec nos mots (l'idée de performativitéⁱⁱⁱ). Bien souvent ils ne suivent pas notre pensée, mais ils la précèdent. Paul Valéry^{iv} observe que nous sommes susceptibles de nous laisser manœuvrer – à notre insu – par le langage *« ... tout m'incite à reprendre les mots puis la ligne expressive du langage ... en toute question et avant tout examen sur le fond, je regarde au langage ; J'ai coutume de procéder à la mode des chirurgiens qui purifient d'abord leurs mains et préparent leur champ opératoire ; C'est ce que j'appelle le nettoyage de la situation verbale ... »*. Valéry nous incite à nous défaire d'une façon de voir et de décrire les choses que le langage usuel nous propose, avant que nous ayons commencé à réfléchir aux phénomènes concernés et aux relations qui – potentiellement – peuvent exister réellement entre eux.

Les phénomènes sont souvent désignés par des substantifs (qui donc expriment la substance ayant une existence propre) symbolisant ainsi leur identité permanente, substantielle, invariante en termes d'états constitués. Ce langage traduit la convention des épistémologies cartésiano-positivistes qui est d'identifier, de définir, de saisir l'essence des choses, de classer, distinguer, opposer : la chose ne peut ainsi apparaître que dans la claire découpe des concepts (François Jullien^v). Mais si on met en avant des

verbes d'action (le gérondif « ing » de la langue anglaise exprimant « le fait de faire quelque chose ») ou si l'on ajoute des expressions comme « au gré », « chemin faisant, ... désignant des processus, des comportements, des fonctionnements, on change de perspective en ne désignant plus les phénomènes pour ce qu'ils sont supposés être (i.e. l'ontologie comme doctrine de l'objet) mais par ce qu'ils font et pourraient faire (phénoménologie), identifiant ainsi le fonctionnel/action et non plus le formel. Ainsi, une vague qui se maintient comme telle, ne rend pas explicite l'interdépendance des éléments qui la rendent possible (à savoir la gravitation, le mouvement de la terre, la masse d'eau en jeu, le cycle des saisons, ...). Il n'y a pas d'essence de la vague, mais plutôt l'émergence d'une forme dynamique générée à partir des relations entre les composants du « système vague » et dont la forme est dépendante des possibilités de constructions liées aux propriétés physiques du phénomène^{vi}. Des représentations fixistes d'états ordonnés du monde à celles d'un monde en constante métamorphose, caractérisé par l'irréversibilité, l'indétermination et l'aléa, le changement de regard induit par cette forme grammaticale est fondateur de l'expression de la pensée complexe.

L'énonciation, la sémantique « ordinaire », (les signifiés, ce dont on parle, ce que l'on veut énoncer), apparaissent trop souvent sous forme d'homogénéisation, d'exclusion des phénomènes parasites, ou marginaux, ou insolubles (*wicked problems*) et prenant certes en charge la complexité des phénomènes à décrire/connaître mais dans une stratégie qui pourrait être caractérisée comme simplificatrice (faites simple ! ; allez à l'essentiel ! ; hiérarchisez ! ...). De fait, face à des phénomènes d'interdépendance, de lien, d'interaction et d'influence, d'interincitation, ... entre acteurs ou éléments d'un système, les mots « substantifs » constituent des points aveugles du paradigme conventionnel d'énonciation des connaissances. Ce système d'expression les rend inconcevables, au sens premier du terme, i.e. que nous n'avons pas les mots pour les concevoir et en parler : « *La plupart ignorent ce qui n'a pas de nom ; et la plupart croient à l'existence de tout ce qui a un nom. Les choses les plus simples et les plus importantes n'ont pas toutes un nom – Paul Valéry^{vii}* ». L'inconcevable n'est inconcevable que pour des systèmes de pensée interdisant le questionnement hors cadres conventionnels. De nouveaux mots pour un nouveau monde^{viii} ?

Penser et dire le monde, c'est toujours projeter une conception, une grille de lecture et l'on peut se demander si actuellement, la grille de lecture dominante de nature réductionniste, analytique, dualiste construite à partir de l'épistémologie « cartésiano-positiviste » n'a pas atteint ses limites. Celle-ci nous empêchant de voir, de comprendre, de dire d'autres choses que ce que ce langage et ces grilles de lecture permettent. « *Les concepts fondamentaux qui fondaient la conception classique du monde ont aujourd'hui trouvé leurs limites^{ix}* ». Cette ouverture vers une nouvelle vision de la connaissance prêtant plus attention aux interdépendances, aux contextes, aux hétérogénéités, aux discontinuités, aux indéterminations, implique de se préoccuper certes, des formes mêmes de la pensée mais tout autant des mots qui l'expriment.

Qu'implique donc du côté du langage – et de nos cognitions – l'adoption du paradigme de la complexité et des stratégies systématiques d'enrichissement de la question posée ?

Si l'on considère que « ... *l'ambition de la complexité est de rendre compte des articulations qui sont brisées par les coupures entre disciplines, entre catégories cognitives et entre types de connaissance. En fait, l'aspiration à la complexité tend à la connaissance multidimensionnelle (...) la pensée complexe, tout en aspirant à la multidimensionnalité, comporte en son cœur un principe d'incomplétude et d'incertitude. De toute façon, la complexité surgit comme difficulté, comme incertitude et non pas comme clarté et comme réponse. Le problème est de savoir s'il y a une possibilité de répondre au défi de l'incertitude et de la difficulté*... »^x, il en découle une conséquence majeure : la nécessité de travailler les outils théoriques, méthodologiques et langagiers permettant de couvrir des questions plus larges au sein de cette multidimensionnalité.

Par exemple, à l'horizontalité perçue et conçue ordinairement comme le plan de répartition des phénomènes, la verticalité symbolisée par la notion d'échelle, de multi-niveaux d'organisation symbolise à la fois, l'ascension et la descente puisqu'elle fournit une voie de communication à double sens, entre différents niveaux distincts dans le temps, l'espace, l'organisation, ... Elle ouvre différentes pistes pour l'explication des phénomènes : celle de l'explication relevant de l'individualisme méthodologique, focalisée sur le niveau des décisions individuelles des différents acteurs et s'inscrit dans une logique d'agrégation ascendante ; celle référant au niveau du rôle de macro-acteurs dont les décisions affectent l'organisation prise comme un tout et qui influence et/ou contraint les choix individuels de manière descendante. Une voie alternative référée au paradigme de la complexité, consiste à appréhender les niveaux micro et macro en interaction récursive au sein d'un système auto-organisant, et rechercher les explications de leur évolution dans ce fonctionnement systémique. Ces trois directions proposent ainsi des modes d'explication différents et correspondent à des positionnements épistémiques particuliers.

Cette voie alternative implique que l'on abandonne un type d'explication linéaire et l'ensemble des dispositifs techniques et langagiers qui vont avec « *pour un type d'explication en mouvement, circulaire, où l'on va des parties au tout, du tout aux parties pour essayer de comprendre un phénomène* ». Pour mener à bien ce projet, Edgar Morin a ressenti la nécessité de mots nouveaux « *pour nommer les découvertes et les créations mais aussi des actions et des objets considérés sous un nouvel angle* » ainsi que de travailler à l'imbrication au sein du discours (sous des formes diverses auto – éco – ré – trans – dia – ...) des lexiques des différents domaines scientifiques^{xi}.

L'introduction de ces termes « nouveaux » semble alors nécessaire afin de combler les manques de la sémantique usuelle. « *Cette activité d'invention conceptuelle semble viser à rendre compte des marges de manœuvre en vue de la reconfiguration d'un paysage de significations et de valeurs attestées, que ce soit en termes de créativité et d'autonomisation d'un système ou d'une niche de signification, ou bien d'institutionnalisation ou de domanialisation d'une sphère d'activité*^{xii} ».

Dans cette perspective, faire advenir un espace commun entre acteurs dans et à travers le langage

Le paradigme de la pensée classique s'est développé à partir de disjonctions conceptuelles profondes qui sont à la racine de notre manière de penser et d'agir. Ces disjonctions ont creusé et instauré des sillons de la pensée :

Dans le champ philosophique : objet/sujet, substance/essence, acquis/inné, nécessité/liberté, identité/changement, privation/négation, contenu/modalité, singulier/universel, ...

Dans le champ scientifique : nature/culture, pratique/théorie, multiple/un, micro/macro, interne/externe, structure/fonction, ordre/désordre, homogénéité/hétérogénéité, dépendance/autonomie, producteur/produit, ex ante / ex post, cause/effet, ...

Ce raisonnement de nature binaire conduit à de faux paradoxes dus à un langage qui réifie des « mots » et empêche de concevoir un lien à la sémantique inhérente au vécu expérientiel. Chacun perçoit que l'on ne peut rester bloqué sur ce tableau d'opposition de termes ou d'objets réifiés et qu'il faut avancer des stratégies pour les dépasser : « *Il faut prendre soin de nos manières de raconter car c'est le récit qui rend intelligible, pas la bonne définition.^{xiii}* ». Plusieurs ressources s'offrent à nous.

La dialogique avancée par Edgar Morin comporte l'idée que les antagonismes peuvent être stimulateurs et régulateurs. Le terme dialogique « *veut dire que deux logiques, deux principes peuvent être antagonistes, mais être en même temps s'unissent sans que la dualité se perde dans cette unité ...* ». Par exemple « *Ce que j'ai dit, de l'ordre et du désordre, peut être conçu en termes dialogiques. L'ordre et le désordre sont deux ennemis : l'un supprime l'autre, mais en même temps, dans certains cas, ils collaborent et produisent de l'organisation et de la complexité. Le principe dialogique nous permet de maintenir la dualité au sein de l'unité. Il associe deux termes à la fois complémentaires et antagonistes ...* ». Ce principe met en œuvre un échange de paroles, une discussion critique ou un dialogue. C'est donc un jeu langagier qui permet l'affrontement et la complémentarité des idées différentes et opposées. Celles-ci sont en coopération, elles interagissent les unes avec les autres. Cet affrontement rend possible l'éthique de la discussion argumentée où personne n'a le monopole de la vérité.

Dans le même esprit, François Jullien propose de repérer les écarts et de commencer à penser depuis ces écarts, du point de vue de l'« entre » qui sépare – sans les distinguer et les opposer radicalement – les termes mis en tension par leur écart : « *À la différence de la différence qui laisse retomber chacun des termes de son côté, dans son isolement, c'est l'écart qui, mettant en regard et maintenant en tension ce qu'il a séparé, peut seul produire effectivement du commun : un commun qui soit actif et intensif. Car dans l'entre ouvert par écart, chacun, entrant en rapport avec l'autre, se dépoussède de sa suffisance, déborde la clôture de son quant à soi.^{xiv}* ».

Ainsi nous voilà appelé à porter notre attention sur le choix du/des mots qui conviennent pour exprimer ce que l'on veut signifier i.e. des phénomènes issus de processus non linéaires, auto-organisés, distribués, sans contrôle central, ouvert, en

interaction ; l'émergence de fonctions collectives, d'adaptation, l'évolution de configurations ... Le langage de la complexité peut être pragmatiquement envisagé comme un « vocabulaire » d'actions structurées – une « conversation » d'actions, pas seulement de mots/concepts. « Dire c'est faire » mais aussi « Faire c'est dire », nous pouvons penser notre intelligibilité des systèmes complexes en termes performatifs – voire esthétiques – plutôt que conventionnellement descriptifs et figuratifs.

i Bérengère Hurand (2007). « Si parler va sans dire. Du logos et d'autres ressources, de François Jullien », *Labyrinthe*, 27, 119-124.

ii Patricia Signorile (2000) [Paul Valéry philosophe de l'art](#). L'architectonique de sa pensée à la lumière des Cahiers. Ed. Vrin

iii « Dire c'est faire » mais aussi « Faire c'est dire » ! Une expression est performative quand elle ne se limite pas à décrire un fait mais qu'elle « fait » elle-même quelque chose. J.L. Austin (2015) *How to do Things with Words*. Ed. Urmsou

iv Paul Valéry - cité par Jacques Bouveresse (2015) *in* « De la philosophie considérée comme un sport ». Ed. Agone

v François Jullien (2006) *Si parler va sans dire. Du Logos et d'autres ressources*. Ed. Seuil

vi Comme le souligne Latour, « Lorsque nous abandonnons le monde moderne, nous ne tombons pas sur quelqu'un ou sur quelque chose, nous ne tombons pas sur une essence, mais sur un processus, sur un mouvement, un passage, littéralement, une passe, au sens de ce mot dans les jeux de balle. Nous partons d'une existence continuée et risquée – continuée parce qu'elle est risquée – et non pas d'une essence ; nous partons de la mise en présence et non pas de la permanence. Nous partons du *vinculum* lui-même, du passage, de la relation ... ». Latour, B. (1991). *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris : Éditions de la Découverte.

vii Idem citation 5

viii C'est le titre de l'ouvrage de Glenn Albrecht (2020). « Les émotions de la Terre. Des nouveaux mots pour un nouveau monde ». Les changements climatiques créent des phénomènes pour lesquels nous n'avons pas encore de mots. Or, si nous voulons agir, il faut pouvoir les décrire précisément : « Si même les Inuits, qui ont 30 mots différents pour parler de la neige, n'ont pas de mots pour décrire les bouleversements en cours, il y a *a priori*, pour nous tous, un manque à combler ».

ix Prigogine et Stengers (1979). *La nouvelle alliance*. Gallimard.

x Nous invitons à relire les ouvrages princeps d'Edgar Morin *La Nature de la Nature* (t.1), 1977; *La Vie de la Vie* (t.2), 1980; *La Connaissance de la Connaissance* (t.3), 1986; *Les idées. Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation* (t.4), 1991; *L'humanité de l'humanité* (t.5): 1. *L'identité humaine*, 2001. 2. *Ethique*, 2004.

xi « Sur la langue d'Edgar Morin » Sara Bonomo. Disponible dans sa version originale sur <http://www.intelligence-complexite.org/fileadmin/docs/0802bonomo.pdf>

xii *Complexité et écologie sémiotique. Remarques à propos de l'ouvrage de Pierluigi Basso Fossali, Vers une écologie sémiotique de la culture*. Valeria De Luca Université de Limoges Jacques Fontanille CeReS, Université de Limoges Numéro 123 | 2020

xiii Isabelle Stengers (2019). « Résister au désastre » *Essai* (Poche)

xiv François Jullien (2012). *L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité*. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00677232/document>